

Explication
de texte

① LECTURE À VOIX HAUTE
(pour "Le pont Mirabeau" j'ai choisi
de commencer par la lecture à voix
haute: cela me paraît plus percutant)

N. Lakshmanan - Minet.

Premier critère d'évaluation: respect
des effets rythmiques!

Le thème du poème que nous venons de lire, c'est bien évidemment le temps qui passe et ne revient pas, représenté ici très clairement par l'écoulement du fleuve; c'est le fait que l'amour, qu'on voudrait éternel, n'est que passager et éphémère ne fait que passer et ne dure pas. Ces idées sont de celles qui émeuvent les humains; c'est évident. Mais des centaines de poètes et de chanteurs l'ont déjà traité avant Apollinaire; davantage traiteront après lui. Le thème de ce poème est donc tout à fait banal. Mais la façon dont il l'a traité est tout à fait exceptionnelle. En particulier, la forme qu'il a choisie, celle d'une chanson formée de quatre couplets accompagnés de quatrains accompagnés d'un refrain en forme de distique, et le rythme qui en découle y sont pour beaucoup.

C'est ce que notre explication du poème tentera de démontrer, en suivant le mouvement très particulier, strophe après strophe.

* * *

Cependant, avant de nous attaquer à l'enchaînement des strophes, au rythme qu'elles engendrent, il faut s'arrêter quelque peu sur le titre du poème: « Le pont Mirabeau ». D'une part, il évoque le pont, qui est en soi un symbole intéressant, comme lieu d'un double passage: celui des hommes qui vont d'un territoire à un autre; celui des eaux, qui s'écoulent, sans jamais s'arrêter, des montagnes jusqu'à la mer. C'est un lieu parfait pour évoquer le fuite du temps.

Le nom du pont Mirabeau, lui, ajoute à cette idée générale un caractère réel et authentique. Il s'agit d'un pont de Paris, au pied de la Tour Eiffel; il a été construit à la même époque que celle-ci, c'est-à-dire assez récemment quand Apollinaire écrit son poème. C'est un pont bien réel, que de nombreux lecteurs peuvent connaître eux-mêmes, et qu'ils peuvent se représenter à la lecture du poème. On peut s'imaginer facilement que le poète connaît bien ce pont - lui qui habite à Auteuil, le quartier parisien qui se trouve de l'autre côté du pont Mirabeau. Ainsi, il écrit, à la fin de son étrange promenade dans Paris (« Zone ») : « Tu marches vers Auteuil tu veux aller chez toi à pied ». On a le sentiment de partager véritablement un moment de la vie du poète.

En somme, c'est un pont parisien; c'est donc l'un des ponts qui lient sous l'égide de la Tour Eiffel au début de « Zone » : « Bergère ô Tour Eiffel le troupeau des ponts liés ce matin ». C'est aussi l'un des ponts qui apparaissent à l'avant-dernier vers de « Vendémiaire » : « Les feux rouges des ponts s'éteignaient dans la Seine ». Il n'est pas étonnant que « Le pont Mirabeau » soit l'un des poèmes sinon le plus célèbres des poèmes d'Alcools : les ponts de Paris en constituent l'une des clés. Serait-ce parce que la fonction du poète est de construire des ponts entre le rêve et la réalité, entre le ciel et la terre ?

Mais ce qui intéresse d'abord Apollinaire ici, ce n'est pas d'abord le pont en tant qu'il est un lien entre deux quartiers, c'est qu'il est quelque chose de fixe

qui se tient au-dessus de quelque chose de mouvant,
ou plutôt au-dessus de quelque chose « d'écoulant ».
En effet, si le premier vers du poème évoque bien,
de manière métaphorique, la fluidité du temps qui
passe, dans sa deuxième partie (« Coule la Seine »),
il le fait après avoir installé une seconde fois, après le
titre, cet ouvrage d'art, au début du vers : « Sous
le pont Mirabeau ». Dès l'abord, la fuite du temps,
symbolisée par l'eau qui coule, est en quelque
sorte contrecarrée par la solide structure du pont.

Mais ce qui fuit, ce n'est pas seulement le
temps, ce n'est pas seulement l'eau ; c'est aussi
« nos amours » (v. 2). En effet, l'absence de
ponctuation, l'isolement de ce vers très court,
séparé de sa suite naturelle, fait qu'à l'oreille,
on peut comprendre que ce n'est pas seulement
la Seine qui coule sous le Pont Mirabeau, mais
encore nos amours ; bien sûr, c'est une métaphore
classique pour évoquer le regret des joies qui passent
et ne reviennent pas. Mais il y a ici quelque
chose de plus qui va bien au-delà de la métaphore :
on a le sentiment que « nos amours » sont des
choses, comme des porrigans ou des feux follets
qui s'ajoutent à l'eau de la Seine qui s'écoulera
avec elle, et qu'on peut véritablement les y voir.
La figure qu'on entend ici est une hyperbate : le
poète ajoute quelque chose à la première proposition,
dors qu'elle semble déjà terminée : on voit l'eau
qui coule sous le pont Mirabeau, et avec l'ajout
du second sujet introduit par « et » on voit se
surajouter à l'image de l'eau quelque chose d'autre :

il y a quelque chose d'autre dans l'eau, imperceptibles parce qu'on ne sait pas quelle couleur, quelle forme ils ont, mais visibles parce qu'ils sont bien là, intimement mêlés à l'eau bien sielle. Cette scène-là Seine-là fait miroiter des couleurs assez irréelles et à faire apparaître en filigrane le tableau surréaliste qui éclatera dans la deuxième strophe : il y a dans l'eau quelque chose des couleurs évoquées à la fin de l'endémiaire : « Les feux rouges des ponts s'éteignaient dans la Seine ».

On peut se demander quel sens précis peut avoir la question posée au v. 3 : « Faut-il qu'il m'en souviene ». Bien sûr, il s'agit de « nos amours » ; mais quel est le sens de la question ? Le poète n'est pas en train de délibérer en lui-même, en se demandant : « Allez, je me souviens, ou pas ? » Non. En revanche, on peut comprendre : « Mais pourquoi faut-il donc qu'il m'en souviene ? » comme s'il s'agissait d'un souvenir douloureux, qu'il ne voudrait pas voir remonter à la surface. On peut aussi comprendre ce vers comme une tournure exclamative signifiant : « Ah ! c'est incroyable comme il faut qu'il m'en souviene ! »

Il y a une véritable ambigüité dans ce vers : avec le poète, nous flottons quelque part entre le regret et l'étonnement. Mais ce qui est particulièrement intéressant, c'est que ce regret et cet étonnement sont ceux du poète face à lui-même, ou plutôt face à une part de lui-même qui n'est pas lui-même : son souvenir. C'est sans doute l'effet que produit le choix de la forme impersonnelle dans « qu'il m'en souviene », qui ne signifie pas exactement la même chose que « que je m'en souviene ». On entend ici que le souvenir est une force présente dans

le « je » du poète mais qu'elle est au-delà du « je », de sorte qu'il reste un « je » qui peut observer le souvenir surgir. Ce qui apparaît ici, mais de façon très naturelle, sans en avoir l'air, c'est que le pouvoir du poète est de dédoubler son « je », comme le sentait Rimbaud, dans sa lettre du voyant : « Je est un autre ». Mais en fait, cette posture est encore plus tranchée chez Apollinaire - lui qui devient la alternance « je » et « tu » dans « Zone » (« Tu es souffert de l'amour à vingt et à trente ans / J'ai vécu comme un fou et j'ai perdu mon temps »), ou qui se voit lui-même visiter le musée de l'intérieur de ses souvenirs (« Les étincelles de ton rire dorant le fond de ta vie / C'est un tableau pendu dans un sombre musée / Et quelquefois tu vas le regarder de près »).

L'ambiguïté du souvenir apparaît encore très nettement dans le dernier vers de la première strophe : « La joie venait toujours après la peine ». En effet, ce qu'entend l'oreille ici, c'est d'abord le dernier mot du vers, à la rime : « la peine ». Si l'on s'en fie au rythme du poème, la peine semble être l'objet du souvenir, à cause, en particulier de l'association, créée par la rime, entre « souvenir » et « peine » ; mais le propos explicite du vers est tout autre : si la joie venait après la peine, c'est que parce que c'était la joie qui concluait chacun des épisodes de leurs amours qui en quelque sorte l'emportait. On peut entendre ici qu'il y a, non pas du regret à se souvenir, mais au contraire du plaisir.

En tout cas, l'antithèse présente dans ce vers

entre « la joie » et « la peine », toutes deux à la fois initiales et finales ne saurait être écrasée : il y a un double mouvement de la joie vers la peine et de la peine vers la joie. Et ce double mouvement, ce double aller-retour entre le flux et le reflux est bien ce qui saisit le lecteur dès la première strophe du « Pont Mirabeau ». L'écoulement du temps évoqué ici n'est pas un écoulement continu, un pur flux : c'est un flot, une onde, qui fait des vagues, peut-être parce que le flux, la fuite du temps et des événements se heurte à la mémoire, comme l'eau du fleuve se heurte aux piles du pont.

C'est ce qui apparaît aussi dans le rythme de l'ensemble de cette strophe, qui vont se succéder de manière très ondulante les hémistiches de quatre et de six syllabes : [6+4], [4], [6], [4+2+4]; les groupes de quatre et de six alternent, mais selon une structure imprévisible, comme celle du flux et du reflux des souvenirs, quand ils rencontrent l'âme - c'est-à-dire le souffle de l'être vivant. Ce poème atteint ici en quelque sorte l'essence du rythme, qui est, comme son origine grecque l'indique (ῥέω, ῥήσις signifie « couler », « s'écouler »), formé à partir du flux, mais qui n'est pas un flux arrêté qu'il est par le souffle et les silences. « Le pont Mirabeau » ne parle pas de l'écoulement du fleuve, il parle du rythme du fleuve, tel que le cœur humain peut le percevoir.